

Lire ou ne pas lire

Deux livres, quelques revues et des considérations du groupe

Corale vont nous servir pour ce commentaire.

Les deux livres sont « Travailler deux heures par jour » d'Adret au Seuil, et « La fin du travail » de Chassagne et Montracher chez Stock. Le deuxième étant nettement plus profond, nous allons le voir.

Adret – pseudonyme d'un collettif – présente des interviews qui remettent en cause l'organisation du travail et la vie

qui en découle, comme le 3/8 qui provoque une nervosité malade, une vie sexuelle réduite, avec le cadre quotidien du travail : les chefs méprisants et le respect profond de l'ordre établi « moi j'ai vu dans des manifestations à Saint-Nazaire, des banderoles syndicales «Messieurs les Ministres, débloquez des crédits pour Corvette et Concorde », autrement dit, donnez des subventions à nos patrons pour qu'ils continuent à nous exploiter... Je suis allé discuter avec les gars de Lip – c'est pas pour les critiquer, ils ont fait du bon boulot – mais ils se battaient pour la garantie de l'emploi : résultat ils n'ont pas critiqué la fabrication d'armements, ni la hiérarchie des revenus, les paies sont restées hiérarchisées pendant le conflit. »

Le plus grave est que tous les interview charrient une sacrée

nostalgie du passé : avant les 3/8 on savait travailler (p. 30), avant à « Paris-chèques »

il y avait du plaisir à travailler (p. 5), avant et par moment la secrétaire est fière de son utilité

(p. 68), avant le serrurier sentait « une joie de vivre » (p. 79). Donc mis à part le docker qui

échappe aux larmes versées sur le bon capitalisme

d'autant et la fille de « Paris Chèque »
qui gueule contre son travail actuel, il n'y a aucune remise
en cause
au travail. Cela peut s'expliquer parce qu'il s'agit de
militant de
la CFDT et parce que le livre ne présente aucune discussion
entre les participants – les manuels – tandis que
l'intellectuel,
lui, présente son étude.

L'auteur affirme partir d'une analyse « socialiste
libertaire » (p. 11, 152), et il y a des aspects
sympathiques. Mais ce qui est curieux, c'est qu'il prend la
société
telle qu'elle est, sans envisager de changements. Il en
ressort
certains points que nous isolons ainsi : la destruction pour
maintenir les prix élevés, l'usure en usine des
produits pour assurer les futures ventes ; un salaire moyen
mensuel pour un couple, avec deux enfants de 6 500 NF (en
supposant la masse salariale également répartie entre
les salariés), alors qu'en fait, il doit péniblement
atteindre les 5 000 ; et l'inégalité dans la
mort : sur 100 000 cadres supérieurs de 50 ans, 500
mourront alors que la même proportion de manœuvres donne
1 300.décès.

Et l'auteur propose une série de mesures comme produire
de
bonne chose en réduisant les horaires et en employant donc
plus de gens, « revendications acceptables par le
système » (p. 180).

Mais à part qu'il n'a pas d'analyse réelle de
l'économie française – ses liens avec les matières
premières volées dans les ex-colonies ; la vente
des armements, etc. – « rationaliser » le
capitalisme en soi est absurde, car ce qui paraît « absurde »
est le fondement, le moteur du système. La violence de
l'inégalité devant la mort est défendue par la

morale : plus on est intelligent, plus on commande, on aura toujours besoin de chefs, de patrons, faut pas toucher au droit de propriété, et aussi par les forces de répression et l'armée (soldats brisant les grèves des éboueurs et des aiguilleurs du ciel). Donc en cas de « rationalisation » du système capitaliste, on peut supposer que la police aura la gâchette facile, comme au temps de l'Italie de Mussolini, de l'Allemagne de Hitler ou de l'Argentine de la coupe du monde de football.

– 0 –

Le livre de Alexis Chassagne et et Gaston Montracher ne laisse pas de place au doute avec la couverture montrant l'entrée d'un camp de concentration avec la formule « Arbeit macht frei », « Le travail rend libre ».

L'idéal aurait été de placer une autre photo, publiée par Amnesty International de l'entrée d'un camp de travail soviétique, avec une formule semblable.

Ce livre pourrait être un bon livre de textes d'enseignement libertaire, car il réunit des textes de tous les horizons (situs, militants, enquêtes, témoignages littéraires, autobiographiques) de tous pays (USA, France, Japon, Hongrie, Portugal) en les classant depuis la dénonciation limitée jusqu'à la nécessaire destruction du travail.

Là aussi on trouve des chiffres sur l'inégalité devant la mort aux USA, moyenne de vie d'un blanc cadre sup. 68 ans, ouvrier blanc 60 ans, ouvriers noirs 50-56 ans (p. 86). On trouve des chiffres sur l'absentéisme qui est en France chaque an trois fois plus élevé que les journées perdues en mai-juin 1968. En Italie de 5 % en 1966 il est de 15 % en 73 ; en Allemagne de 4 % en 57, il dépasse 7 % en 71. Aux USA, il a triplé dans l'automobile en

trois ans avec des pointes à 15 %.(p. 208)

Quant à la mobilité de la main d'œuvre (reflet de l'insatisfaction), elle atteint aussi des proportions énormes. C'est le « turn over » aux USA. Il aurait été pas mal de comparer avec le « tekoutchestvo » en URSS qui touche des millions de travailleurs également.

La partie sur le marginalisme et le refus du travail me semble un peu flou, parce qu'en fait on dépasse difficilement la simple critique.

– 0 –

Voyons des réflexions du groupe Corale, auteur de « Capitalisme, Syndicalisme même combat » chez Spartacus : « Quand on discutait du syndicalisme, on s'est aperçu qu'il y avait pas mal de choses qui relevaient de la sacralisation du travail on s'est aperçu qu'elle n'était plus imposée moralement, mais qu'elle est soutenue par la sacralisation de la consommation. On peut se dégager du syndicalisme. On ne peut pas échapper au travail. » Le refus du boulot est qualifié de « suicidaire » et il est dit « Ce qu'on fait, c'est aménager le décalage entre notre vie et notre utopie, nos désirs. Continuellement, on est en train de rendre cette frange entre les 2 trucs vachement plus vivable, d'essayer de faire son trou, de vivre de la façon la moins conne possible... À un moment donné, c'est dangereux, il y a tout ton côté spontanéiste qui se barre petit à petit et c'est ça qui fait le plus chier. »

Quant à ceux qui réussissent dans le marginalisme, ou bien les rentiers, les retraités pour divers raisons, ils restent profondément dans le système capitaliste, puisqu'ils consomment (spectacles, voyages) ou font consommer (fabrication de colliers, fariboles, fromages – biologiques –, etc.).

Depuis le « Droit à la Paresse » de

Lafargue, d'il y a un siècle jusqu'à maintenant bien des choses se sont passées : Lafargue demandait le droit des travailleurs à consommer, aujourd'hui c'est une obligation. Le système d'oppression est donc plus souple qu'il en a l'air. Mais la critique du travail devient de plus en plus claire. « Open road » de l'hiver 77/78 commente la brochure de Zerzan, traduite en français par « Échange » , « La Révolte contre le travail » qui souligne l'importance de l'absentéisme, du sabotage et des grèves sauvages aux USA. La revue « Zero Work » (travail Zéro) est aussi commentée, mais son mot d'ordre semble se limiter à « Plus d'argent et moins de travail », ce qui est insuffisant pour changer l'exploitation.

« La guerre sociale » n° 1 présente des considérations intéressante mais théoriques contre le travail, pour finir par un extrait de « Salaire aux Pièces »' du Hongrois Haraszti sur la perruque. Mais justement, la perruque, comme le vol dans les super-marchés, n'est-elle pas prévue dans les frais des entreprises ?

C'est la permanence de la perruque, du sabotage, de l'absentéisme, de la mobilité des travailleurs qui démontrent que la combativité des travailleurs est toujours présente et qu'une nouvelle société ne peut que commencer par changer totalement la nature du travail et sa fonction, pour avoir une importance véritable aux yeux ces travailleurs.

M.

Z.

On nous signale à propos du livre « Travailler deux heures par jour » que : – le collectif « Adret » est fictif car un des auteurs refuse d'en faire partie ; –

qu'il y a eu coupure dans un des témoignage ; – qu'un des participants fait de grandes réserves sur l'analyse présentée ; – qu'il s'agit d'une récupération bourgeoise – sans analyse de classe – de vieilles idées anarchistes.